

Moi qui ai servi le roi d'Angleterre

Payer le prix

Obslyhoval jsem anglického krále — République tchèque, 2007,
120 minutes

Jérôme Delgado

Numéro 258, janvier–février 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58911ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delgado, J. (2009). Compte rendu de [Moi qui ai servi le roi d'Angleterre : payer le prix / *Obslyhoval jsem anglického krále* — République tchèque, 2007, 120 minutes]. *Séquences*, (258), 45–45.

Moi qui ai servi le roi d'Angleterre Payer le prix

Sur fond de crise identitaire, et sociale, *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre* marque le retour du tchèque Jirí Menzel (*Trains étroitement surveillés*). Un grand retour, avec cette fable faussement naïve propre au meilleur du cinéma de l'ex-Europe de l'Est.

JÉRÔME DELGADO

Découpé en deux espaces-temps, qui alternent et se répondent de manière peut-être un peu trop prévisible, le film raconte les hauts et les bas d'un pauvre homme, Jan Dite, qui rêve d'être millionnaire. Il y a deux mondes qui séparent ces deux époques, deux Jan Dite (interprétés par deux acteurs), distancés par quinze ans de prison – et qui en ont l'air de cinquante.

Le vieux, plus sobre et sage, refait sa vie dans une baraque dans les bois. Le jeune, légèrement exubérant et un brin naïf, est prêt à tout pour parvenir à ses fins, y compris à vendre son âme (de Tchéquie), à renier ses (modestes) origines.

Jan Dite tire son épingle du jeu par un métier qui lui sied bien. Serveur serviable et professionnel, il vaque d'un bistro à un hôtel cinq étoiles, protégé de loin par un homme richissime, sorte d'ange gardien. « Tu peux jeter la monnaie par la fenêtre, lui conseille-t-il, pourvu que tu fasses entrer des billets par la porte. »

En cette période de crise économique qui est la nôtre, que les analystes arrivent à comparer au krach boursier de 1929, ce film historique a des résonances actuelles ...

Sa petite taille, sa mine bon enfant et son allure quelque peu coincé pourraient le destiner au pire sort. C'est tout le contraire, son esprit vif et espiègle l'aide constamment à monter les échelons. Il y a du Chaplin dans ce personnage, inspiré du roman éponyme de Bohumil Hrabal (*Moi qui ai servi le roi d'Angleterre* a été réédité en 2008 aux éditions Laffont). Jan Dite est une sorte de bouffon maladroit dont les rêves de grandeur cachent une critique du pouvoir.

Le duo Menzel-Hrabal est visiblement un duo gagnant. Sa longue association a débuté avec ce grand premier long métrage de Menzel, *Trains étroitement surveillés*, Oscar du meilleur film étranger en 1968. Dix ans après la mort de l'écrivain en 1997, *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre*, première réalisation en 14 ans pour le cinéaste, a, lui, connu un franc succès public en terre tchèque.

Le nœud du récit nous plonge d'abord dans l'entre-deux-guerres, dans une Prague ouverte au monde, mais scindée en castes économiques, puis dans les années d'occupation allemande, période que Menzel souligne par la transformation radicale de la ville. Dans le grand hôtel où travaille le héros, le service multilingue disparaît au profit de l'unique « Wir sprechen Deutsch », et le très polyglotte patron, lui, préfère ne plus parler.

Jan Dite, lui, semble très bien s'accommoder de ce changement identitaire faisant passer une nation de son statut de cœur de l'Europe à celui de satellite nazi. Il s'accommoder d'autant



Au service d'une idéologie

plus qu'il s'est épris d'une Allemande, qui le convainc non seulement de la supériorité aryenne, mais que lui-même en fait partie.

L'homme parviendra à ses millions finalement, mais perdra tout à la fin de la guerre : sa femme soldat, écrasée comme toute l'armée allemande, son palais, devenu propriété de tous sous la gouverne socialiste, et sa liberté, comme celles de tous les millionnaires mis sous les verrous.

Cette illustration d'une époque dépasse ce seul cadre bien précis. On peut y voir certainement des allusions au régime communiste, en place à l'époque où Hrabal publie ce livre (1971). Il devait dès lors détourner l'attention sur le véritable discours politique qu'il tient. En même temps, il est aussi critique du pouvoir de l'argent, d'un système, le capitalisme, qui s'est avéré aussi casse-cou que le leurre qu'est le socialisme.

En cette période de crise économique qui est la nôtre, que les analystes arrivent à comparer au krach boursier de 1929, ce film historique a des résonances actuelles. Un peu comme le dernier Olivier Asselin, *Un capitalisme sentimental*, dont le rétroviseur nous plonge dans la même fébrilité monétaire, et de la même manière caricaturale, *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre* sonne l'alarme. Ce sont des fables, qui ne se perdent pas dans le ton moralisateur, mais qui se permettent habilement de faire la leçon. À force de se mettre au service d'une idéologie, d'un principe, d'un courant, on finit par payer le prix.

■ **OBSLYHOVAL JSEM ANGLICKÉHO KRÁLE** — République tchèque, 2007, 120 minutes — **Réal.** : Jirí Menzel — **Scén.** : Jirí Menzel, Bohumil Hrabal — **Images** : Jaromír Šofr — **Mont.** : Jirí Brožek — **Cost.** : Milan Corba — **Mus.** : Ales Brezina — **Int.** : Oldřich Kaiser (Jan Dite, vieux), Ivan Barnev (Jan Dite, jeune), Julia Jentsch (Liza) — **Dist.** : Métropole.